

Dans la « zone de sécurité » de Gaza, les Palestiniens vivent leurs cauchemars

## Description

*Israël a ordonné l'évacuation de milliers de personnes vers la région d'Al-Mawasi, où elles luttent pour trouver de la nourriture, de l'eau et un abri dans le contexte de la guerre et du froid hivernal.*

Par Ruwaida Kamal Amer, le 4 janvier 2024



Des Palestiniens dans un camp temporaire mis en place pour les personnes évacuées de leurs maisons, à Rafah, dans le sud de la bande de Gaza, le 4 décembre 2023. (Atia Mohammed/Flash90)

Al-Mawasi est une [étroite bande de terre](#) c'est-à-dire à Gaza, large d'un kilomètre et longue de quatorze kilomètres, qui s'étend de la ville de Khan Younis à la ville la plus méridionale de Rafah. Avant la guerre, la région comptait plus de 6 000 habitants, pour la plupart des familles bédouines palestiniennes, qui vivaient principalement de l'agriculture et de la pêche en bord de mer ; pour le reste, les terres étaient largement vides et inutilisées.

Aujourd'hui, Al-Mawasi est [transformée](#) en une zone densément peuplée, remplie de centaines de milliers de Palestiniens fuyant la guerre israélienne qui fait rage dans la bande de Gaza assiégée, bloqués dans le froid hivernal et manquant des nécessités les plus élémentaires pour vivre.

Depuis le début du mois de décembre, Israël a [demandé](#) aux Palestiniens d'évacuer environ 20 % de la superficie de Khan Younis, qui comptait plus de [620 000 habitants](#) avant la guerre, selon les Nations Unies. Cette mesure s'ajoute aux ordres israéliens émis à la mi-octobre, demandant plus d'un million de personnes du nord de la bande de Gaza d'évacuer le sud de Wadi Gaza (vallée de Gaza), ce qui a entraîné des déplacements massifs dans des endroits tels que la ville de Gaza et le [camp de réfugiés de Jabalia](#).

Mais les habitants déplacés à Al-Mawasi, désignée par Israël comme [zone humanitaire](#), n'ont trouvé aucun abri ni aucune infrastructure. Ils ont dû se contenter de trouver une zone vide où planter une tente, en attendant la fin des combats et en luttant contre le froid grandissant. Pendant ce temps, le nombre de personnes arrivant dans cette petite zone ne cesse de croître.

Il n'est pas possible de confirmer le nombre exact de personnes qui se sont installées à Al-Mawasi ces dernières semaines, mais ce chiffre est estimé à environ 300 000. Près de 85 % de la population de la bande de Gaza, soit environ 1,9 million de personnes, ont été déplacées

depuis le 7 octobre.



Des Palestiniens dans un camp temporaire mis en place pour les personnes évacuées de leurs maisons, à Rafah, dans le sud de la bande de Gaza, le 4 décembre 2023. (Atia Mohammed/Flash90)

Muhammad Sadiq, 36 ans, vivait dans le centre-ville de Khan Younis avant la guerre, mais il s'est rapidement réfugié à Al-Mawasi. « Nous pensions que notre quartier [de Khan Younis] était sûr », a-t-il déclaré. « Nous n'avons pas quitté notre maison pendant les guerres précédentes. Mais nous avons été choqués par l'ordre de l'armée israélienne d'évacuer la zone. Je m'attendais à ce que l'évacuation ne concerne que les quartiers Est de la ville, mais l'occupant a demandé aux habitants du centre d'évacuer également. »

« Nous n'avons nulle part où aller », poursuit Sadiq. « Tous nos parents et amis vivent dans le même quartier, alors la seule option était d'aller à Al-Mawasi. C'est une terre aride où il n'y a que du sable. »

Sadiq souligne que les conditions de vie à Al-Mawasi ne sont pas adaptées aux familles, et encore moins à l'afflux soudain de milliers de personnes dans la région. « Nous avons quitté la maison en pleurant pour retrouver la sécurité et la chaleur que nous avons laissées derrière nous, et nous sommes allés sur un terrain vague près de la mer », se lamente-t-il. « Nous avons pris la literie dont nous avons besoin, mais quand nous sommes arrivés, c'était comme si nous étions dans un désert vide, sans eau, sans salle de bain, sans rien. » Sadiq et sa famille ont monté leurs deux tentes, l'une en nylon et l'autre en tissu, et ont aménagé une simple salle de bain à l'intérieur de la tente pour qu'ils puissent l'utiliser.

« Je n'arrive pas à croire que nous avons quitté nos maisons et que nous dormons ici, dans un endroit ouvert et dans le froid extrême », a-t-il déclaré. « Nous sommes tous tombés malades et nous ne pouvons pas être soignés parce que nous ne pouvons pas nous déplacer. La marine israélienne tire également des bombes ici. Il n'y a pas d'endroit sûr à Gaza. Si nous sortons, c'est pour essayer de sauver nos enfants [avec de la nourriture et de l'eau], pas pour nous-mêmes. »

## « Mes enfants vont dormir le ventre vide »

Parmi les nouveaux habitants de la zone, on trouve de nombreux Palestiniens qui ont fui le nord de la bande de Gaza. Reem Al-Atrash, une mère de 40 ans originaire de Beit Hanoun, a décrit une situation similaire à celle de Sadiq. Au début de la guerre, elle et sa famille de six personnes ont fui vers le sud à Khan Younis, s'abritant dans une école de l'UNRWA. Mais peu après leur arrivée, l'armée israélienne a ordonné l'évacuation de leur quartier, les obligeant à fuir à nouveau, cette fois à Al-Mawasi.



Des Palestiniens dans un camp temporaire mis en place pour les personnes évacuées de leurs maisons, à Rafah, dans le sud de la bande de Gaza, le 5 décembre 2023. (Atia Mohammed/Flash90)

« Je ne sais pas ce qui est arrivé à ma maison, mais je ne peux pas vivre dans ce désert », a-t-elle déclaré. « Il n'y a ni eau ni nourriture. Mes enfants s'endorment le ventre vide et je ne sais pas quoi faire pour eux. Ils se réveillent la nuit en souffrant du froid. Je leur dis que demain, nous rentrerons chez nous. Soyez patients. Je ne sais pas si je suis honnête. Mais j'espère rentrer chez moi. Personne n'est là ici. »

En raison de l'éloignement relatif d'Al-Mawasi, les personnes qui vivent actuellement dans la région ont du mal à accéder aux ressources de base à un problème aggravé par le blocus total imposé par Israël sur les marchandises entrant dans la bande de Gaza, à l'exception de quelques maigres gouttes d'aide humanitaire.

« Je fais du pain avec les femmes, mais comme il n'y a pas beaucoup de bois ici, les hommes travaillent ensemble pour collecter ce qu'ils peuvent », explique Al-Atrash. « Parfois, le pain n'est pas suffisant et mes enfants dorment le ventre vide, mais je ne peux rien faire pour eux. La distance [jusqu'à la ville] est trop importante et j'ai besoin d'eau pour me laver et boire. Nous essayons de trouver une source d'eau ici, et nous en trouvons parfois, mais avec beaucoup de difficultés. »

« Nous espérons que la guerre s'arrêtera bientôt », a-t-elle ajouté. « Assez de souffrance et d'injustice. »

Comme Al-Atrash, Aya Awad, 27 ans, mère de deux enfants, originaire de Khan Younis, a été déplacée deux fois au cours des trois derniers mois. « Je n'ai pas pleuré la deuxième fois », a-t-elle déclaré. « Au lieu de cela, je suis restée silencieuse face à l'horreur de cette guerre, à sa folie, à son oppression et aux scènes effrayantes de déplacement. »

Awad a également décrit la recherche constante des besoins les plus fondamentaux. « Tout le monde fait la queue en portant des gallons jaunes [pour l'eau]. Ils cherchent du bois de chauffage mais n'en trouvent pas. Ils sont obligés de déraciner les vieux arbres, les feuilles de palmier et les poteaux d'éclairage qui ne sont plus nécessaires en raison de la coupure d'électricité. Ils ramassent même des papiers usés et des sacs en nylon. Les femmes portent des vêtements de prière et font la cuisine ; les hommes allument le feu et les garçons l'attendent pour entretenir les flammes. Tous les membres de la famille ont un rôle à jouer pour survivre. »

La souffrance, quant à elle, fait peser un lourd tribut émotionnel sur les familles. « Les gens marchent inconsciemment », dit-elle. « Personne ne connaît son chemin. Ces rues nous sont étrangères à des rues vides sans bâtiments. La plupart d'entre elles sont des terres agricoles et d'anciennes colonies [celles du Gush Katif, un bloc de colonies israéliennes démantelées en 2005]. »

« Les personnes déplacées portent leurs tentes, leur literie, leurs vêtements et leurs chagrins, et marchent vers l'inconnu, accablées par toutes les peurs qui leur traversent l'esprit, le sentiment d'insécurité et le désir de disparaître de tout ce décor », déplore M. Al-Atrash.  
« Comment en sommes-nous arrivés là ? Nous ne sommes que des passants, vivant nos cauchemars avant même de les avoir revus ».

*Ruwaida Kamal Amer est une journaliste indépendante de Khan Younis.*

Source : [+972](#)

Traduction ED pour l'Agence Média Palestine

**date créée**  
2024/01/05